

Une infirmière française en Serbie

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses
: soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **24 (1916)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-554083>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA CROIX-ROUGE SUISSE

Revue mensuelle des Samaritains suisses,
Soins des malades et hygiène populaire.

Sommaire

	Page		Page
Une infirmière française en Serbie	25	Nouvelles de l'activité des sociétés: Alliance suisse des samaritains, Comité central; Neuchâtel, Société des samaritains	35
Les belligérants ont-ils des balles dum-dum?	27	Collecte de dons en argent et en nature (dix-septième liste)	36
L'école des mutilés	30		
Les conditions de travail des gardes-malades en Suisse	31		

Une infirmière française en Serbie

Une infirmière de la Croix-Rouge française, M^{me} J. Bonnet, qui a dirigé avec un immense dévouement les convois de Belges réfugiés en Suisse en 1914 et 1915, est partie dès lors pour la Serbie.

Pendant la retraite de l'armée serbe sur le Monténégro, on fut longtemps sans nouvelles de cette admirable femme. Enfin, il y a peu de jours, elle a donné de ses nouvelles, et nos abonnés ne liront pas sans émotion l'odyssée de M^{me} Bonnet qui a vécu avec les troupes serbes en retraite, des journées d'indicibles souffrances.

« Enfin, il faut prendre son courage à deux mains et revivre quelques instants les affreuses heures de notre évacuation de Serbie!

Vous devez en connaître bien des détails: la vaillante mais trop petite armée serbe obligée de battre en retraite; et nous aussi, fuyant devant le Boche, pour redescendre vers le Bulgare. Ce fut affreux!

J'ai quitté l'hôpital de Palanka le 21 octobre, après avoir évacué tous les blessés. Depuis un mois c'était fou: nous avions reçu en deux nuits, après le bombarde-

ment de Belgrade, 1500 blessés. J'étais seule infirmière à la chirurgie, seule Française dans l'hôpital, mais j'ai tenu bon. Pendant trois jours et deux nuits on ne se couche pas. J'assiste les opérations; d'urgence on en fait à peu près huit par jour. C'est une boucherie terrible; l'artillerie fait rage et les cas graves sont nombreux. Pauvres et héroïques soldats! Pas un ne se plaint; ils attendent sans un gémissement leur tour.... C'est long souvent.... Nous finissons par manquer de tout. On improvise; on arrive quand même. Nous tenons trois fronts: Belgrade, 75 km.; Chabatz, 40; Semendria, 30.

Enfin, il faut fuir au plus vite: les Boches sont à 7 ou 8 km. Ils ont les 420 longs qui balaient tout ce qu'ils rencontrent... Le calvaire commence; le peu qu'on a pu sauver, on le tasse n'importe comment et on part. Les heures sont interminables, il pleut et déjà le froid est vif. On couche dehors, dans la boue, n'importe où, n'importe comment.

Je vais de Palanka à Nisch, de là à Lescowatz, où on espère les Alliés.... Il

faut fuir en hâte: Uskub est pris. On revient à Nisch, de là à Krouchevatz, puis à Prichtina, à Mitrovitza; on revient affolé à Prichtina, croyant passer par Monastir. Trop tard! La route est coupée. Il ne reste plus que le Monténégro.... Cela est impraticable pour les femmes; les montagnes sont déjà couvertes de neige. Pourtant, nous allons à Pryzeren. Il faut maintenant fuir à pied. Les routes sont affreuses, on entre dans la boue jusqu'aux chevilles. Les vivres font défaut: un morceau de pain grand comme la moitié de la main, et qui me fait deux jours, est payé 8 francs, et je suis heureuse!

De là, nous gagnons Diakovitza et Ipeck. A partir de ce moment, il faut s'arranger: les voitures transportant le peu que nous avions sauvé ne peuvent passer dans la montagne; à peine la place d'un cheval!

Je reste la dernière avec une petite collègue de Belgrade. Nous n'avons plus d'argent; le peu qui nous restait a été employé à l'achat de conserves pour la route, car nous avons au moins huit jours dans la montagne sans espérer le moindre ravitaillement.

Enfin, nous obtenons un cheval, et en route sous la neige qui tombe en rafales! Parties ainsi le matin à 6 heures, nous ne nous arrêtons, en un abri sans feu, sans lumière, qu'à 8 heures du soir. Le soldat qui nous accompagnait est resté dans la montagne, et nous n'avons rien à manger. Enfin quelques officiers serbes et leurs femmes nous offrent un peu de café; et gelés, brisés, on s'endort, bientôt réveillés par le froid, qui a transformé nos jupes et nos capes en glaçons.

Nous voilà repartis; nous prenons cette fois notre cheval. Nous devons monter le Tehakor (2400 m.). Il nous faudra faire au moins 40 km. pour arriver à une étape.... Mais les rafales de neige se font plus durement sentir; la route est semée de cadavres;

les chevaux tombent épuisés. Puis nous sommes attaquées par une bande d'Albanais qui nous pillent, et prenant le cheval et nos modestes bagages, s'enfuient dans la montagne.

Le désespoir me prend, et, sans force, sans courage, je tombe dans la neige et me mets à pleurer. La nuit survient; ma collègue est partie. J'erre toute la nuit.... Depuis deux jours je n'ai rien mangé!... Un soldat passe au petit jour et m'offre quelques feuilles de chou cru, que je mange avec avidité en suçant de la neige.

Je repars et, à 6 heures du soir, je m'entends appeler auprès d'un campement: ma collègue, partie devant, est là, et il y a aussi les officiers qui déjà nous ont rencontrés.

L'un d'eux, le commandant S., a erré toute la nuit à ma recherche.... J'ai le pied droit gelé. Il y a 16 degrés au-dessous. La neige nous vient au-dessus de la taille; on entre dans les torrents jusqu'aux genoux. Mes bottines sont entièrement percées; je souffre affreusement; mon bas collé au pied gelé ne veut pas se défaire, c'est terrible!...

Nous passons la nuit auprès d'un bon feu, et réconfortés, nous repartons le lendemain. Cependant le commandant, voyant mon état, ne veut pas que nous allions seules: nous devons rester avec lui, et jusqu'à notre départ de Scutari, cet homme, admirable de dévouement, s'est occupé de nous avec une bonté de cœur que jamais je n'oublierai. J'espère qu'il est actuellement hors de danger. Les minutes durant lesquelles il nous a entourées, ma collègue et moi, ont payé largement ce que nous avons pu faire pour ses compatriotes.

Vous dire la suite est effrayant. A Podgoritza, nous prenons le bateau pour traverser le lac de Scutari.... Comme il n'y a plus de charbon, nous restons deux jours et deux nuits au milieu du lac....

La faim nous prend ; nous attrapons et mangeons du poisson cru. (Pas à recommander!) Je vous assure qu'il faut avoir faim.

A Scutari, nous nous arrangeons pour faire la cuisine ; je m'en charge : à prix d'or, ces messieurs obtiennent un peu de nourriture : 1 kg. de haricots coûte 10 fr. ; 1 litre de pétrole, 6 fr. ; 1 kg. de riz, 6 fr. Heureusement la Mission nous donne 1 kg. de pain par jour, et, deux fois par semaine, 1 kg. de viande, à des prix très modestes. Avec cela, nous faisons la cuisine pour cinq. Un kilo de vieille graisse à chandelle, 25 fr. Et encore il faut être de l'état-major pour en obtenir!

Enfin, ordre de départ pour St-Jean-de-Medua, d'où nous gagnons Bari. Si vous aviez vu dans quel état nous étions! A Bari, il a fallu nous donner à chacune — nous étions vingt-six — des chaussures, des bas et une chemise. Ma jupe n'était plus qu'une frange, ma cape un placard de boue.

Enfin, quand même, nous voici à Paris... J'y suis arrivée dans un état de dénûment complet : plus de linge, plus de robes, plus

de blouses ni tabliers, en un mot plus rien, c'est affolant la perspective de demain.

Je veux cependant repartir pour Corfou, Mytilène ou Bizerte, car j'estime que notre tâche n'est pas terminée, et je retournerai volontiers vers ces héroïques soldats...

Je vous envoie la copie du certificat de mon colonel. C'est la seule chose que j'aie pu sauver avec mon passeport, car je les avais mis dans mon corsage ; et, dame, j'en suis fière :

« Le médecin principal Bertrand, de la mission médicale française, chef du secteur de Belgrade, certifie que M^{me} Bonnet a assumé avec le plus grand dévouement ses fonctions d'infirmière à l'armée serbe et dans la population civile serbe à Belgrade et à l'hôpital de Palanka (service chirurgical), se dépensant sans compter auprès des malades atteints du typhus et auprès des blessés de guerre. M^{me} Bonnet a rendu les plus grands services dans les fonctions pour lesquelles elle s'était volontairement offerte. »

(Signé): Bertrand.

Mais assez parlé de moi.... »

Les belligérants ont-ils employé des balles dum-dum ?

Le professeur Reiss (de Lausanne) a répondu affirmativement, dans la *Revue militaire suisse*, à cette grave question, et pour les Austro-hongrois vis-à-vis des Serbes, le D^r Lardy (de Genève) en a parlé aussi dans un article du *Journal de médecine et de chirurgie pratiques*.

Nous sommes à même de mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs trois clichés*) intéressants — provenant de

*) Nous devons ces clichés à l'obligeance de la maison Berger-Levrault ; nous lui adressons tous nos remerciements, ainsi qu'à la Rédaction du *Cahucée*.

la Croix-Rouge belge — et qui se rapportent à cette question.

Hélas! Dans la guerre cruelle et impitoyable qui se fait actuellement, il semble bien que — parfois — des balles expansives aient été employées. Il s'agit de balles qui ont été limées, entaillées, déformées à dessein, de façon à rendre leur pouvoir plus vulnérable.

Cette déformation a-t-elle été opérée par des soldats? Avec ou sans ordre de leurs supérieurs? Y a-t-il eu des fabriques de munitions qui ont préparé ces balles à